

HISTOIRE. Les peurs des marins et la mort omniprésente

Gérard Geist nous invite cet été à bord des navires du 17^e siècle vers les Indes et l'Afrique en compagnie d'un jésuite parti en Abyssinie. Les articles de cette saga sont extraits de son dernier livre.

Les angoisses des marins

La nuit apportait ses multitudes d'angoisses, toutes présidées par l'ombre effrayante de la mort surgissant dès que cessait le mouvement. Les peurs envahissaient alors l'espace si restreint des navires avec des populations de monstres et d'ennemis invisibles, dont les matelots étaient certains d'être environnés, terrorisés que l'occasion propice de les emporter dans des mondes ténébreux ne les atteigne. Ces légendes étaient anciennes puisque la mythologie s'en était déjà emplie il y a plusieurs siècles.

La croyance populaire était assurée que des créatures marines, gigantesques et nécessairement féroces, vivaient au fond des océans, prenant la forme de serpents, de dragons, semblables à Charybde dont l'immense gorge engloutissait les navires quand ils franchissaient l'étroit passage du détroit de Messine, tandis que la nymphe Scylla faite de six gueules de chien à la place des jambes, amoureuse du dieu marin Glaucos, mi-homme, mi-poisson, les tuaient s'ils avaient échappé à Charybde.

La peur des abysses

De tous les lieux terrestres, les abysses marines sont certainement ceux qui hébergent le plus de créatures mythiques. Le poids écrasant de ce vide peuplé était accru et désespérant, d'une part, par le silence qui devait être, à la nuit tombée, absolu pour tous, sauf pour ceux qui donnaient les commandes de manœuvre et, d'autre part, par l'obscurité privée de tout éclairage, hormis une seule lanterne qui restait allumée sous étroite surveillance, au château arrière, car il était interdit à quiconque de se déplacer de dix heures du soir au matin.

Dans cet univers de crainte, de travail et de discipline, les seules distractions étaient le bavardage, la danse, les mélodies des musiciens quand ils avaient embarqué et qui accompagnaient le chant des manouvriers à coups de cymbales et de tambours, la lutte et le jeu, mais sans mise d'argent.

La peur de la mort

On aura compris que la seule

passagère victorieuse de ces équipées insensées était la mort, omniprésente, obsédante et inévitable. Aux décès par maladie, s'ajoutaient les chutes depuis les vergues, les écrasements sous des pièces mal arrimées et les noyades. Il ne pouvait naturellement pas exister d'autres obsèques que maritimes et, selon

rection promise, tandis que sa famille et ses amis peuvent se recueillir sur sa sépulture.

Pour un marin, la plongée du corps au fond d'une eau tenue pour maléfique représente une deuxième rupture brutale s'ajoutant à celle de la fin de vie. Ne pouvant être réuni aux membres de sa famille dans le

et aux forces infernales dont il fallait s'éloigner par tout moyen pour échapper à la malédiction dont elles entacheraient ceux qu'elles croieraient.

Les choses prenaient un tour dramatique lorsque le cadavre refusait de s'immerger et continuait de flotter à la surface. Le présage était mauvais et, quand

L'incertitude des distances

À l'extrême dureté des conditions de vie à bord, à l'horreur des maladies, à la double cruauté de la mort solitaire, à l'errance des âmes, s'ajoutait un

étaient le lever et le coucher du soleil, dépossédé de ses autres habitudes acolytes que sont les changements de la végétation, la succession des événements de l'actualité, le son de la cloche du village battant les heures ou ses propres mouvements dans l'espace, permettant de hiérarchiser les journées et les semaines, fabriquant du même coup des souvenirs, comme autant de marqueurs du passé.

Au lieu de cela, la vie à bord n'était que linéaire et dans l'attente. Seuls les morts ou les tempêtes fournissaient quelques aspérités à cette ligne plate de désespoir jusqu'au moment toujours miraculeux où une terre émergeait à l'horizon.

Le changement des comportements

Souvent incapables de maîtriser leurs angoisses et leurs peurs, les comportements des marins devenaient parfois excessifs et en faisaient des maniaques ou des suicidaires. Les petits troubles étaient traités par une « bonne volée » administrée le plus souvent par des compagnons exaspérés. Les maniaques passaient pour possédés et étaient exorcisés, mis aux fers ou recevaient des douches froides d'eau de mer. Les déprimés faisaient pitié et souvent disparaissaient, sans laisser de trace.

Il était si facile de se jeter à la mer ! On comprendra la nécessité d'une discipline stricte et des punitions qui en découlaient, comme le cachot, le fouet ou le bain forcé dans l'eau de mer. La querelle était interdite et il n'était pas question de mutinerie, seul acte sanctionné par la mort. Les marins acceptaient pourtant cette dure loi de discipline, certainement conscients qu'elle seule leur permettait de rester debout et respectueux les uns des autres, alors que la liberté individuelle aurait inmanquablement abouti à l'anarchie.



Copie actuelle d'un galion à quai dans le port de Gênes.

les circonstances, le rang des passagers ou le climat au moment du décès, on immergeait les morts avec plus ou moins de cérémonie. Ainsi, par exemple, par gros temps, le défunt mort d'une maladie de ventre était tout simplement jeté à la mer, enfermé dans un sac auquel on avait attaché une grosse pierre prise à fond de cale, afin que le corps ne reste pas en surface. Ses biens, s'il en avait, étaient conservés pour être remis en principe à la famille au retour du voyage, tandis que les pacotilles étaient partagées entre ses compagnons.

La mort en mer est une double mort

La mort due à la cruauté du voyage se trouvait en effet doublée de celle du sort réservé à la dépouille. Quand un paysan meurt et que son existence fut celle du labeur pénible et extrême, il est récompensé en rejoignant la terre et sa résur-

cimetièrre de son village, le corps du marin est livré à l'errance des profondeurs, loin du sort enviable des hommes inhumés en terre chrétienne. Son âme ne sera donc pas en repos, oscillant entre errance et disparition. Elle flotte, elle hésite, elle souffre et ces âmes perdues tentent de se faire connaître pour être sauvées.

Les croyances

C'est pourquoi les marins entretiennent une multitude de croyances que traduisent le vol des mouettes ou les cris nocturnes qui emplissent le littoral, ou encore les apparitions diaphanes qui surgissent au sommet des falaises les jours de tempête ou sur l'écume des vagues ou enfin l'ombre damnée et errante des fantômes de navires chargés des âmes de si nombreux et malheureux voyages. Une forme vaporeuse faite de brume rappelant des apparences connues, comme celles d'un bateau, devenait aussitôt le radeau errant d'âmes vouées à Satan

des heures durant, le corps refusait de disparaître, il devenait une vision fascinante et insupportable, ravivant à chaque regard cette peur monstrueuse de la mort dont on ne se débarrasse pas, alors que l'enfouissement en terre permet de l'anéantir, puisque l'on reste soi-même debout, vivant, devant le cercueil qui se clôt, l'enfermant avec lui. Tout était pire encore lorsque l'on assistait au festin que s'offraient les poissons et les requins d'un cadavre immergé.

L'existence d'un marin au destin incertain est éloignée de celle des terriens, épaulée par des assurances qu'elles soient et quelle que soit l'âpreté de leur vie. On comprend mieux la force de cette autre culture que cultivent les marins, liés par une façon d'être et de mourir si différente des autres. Certes, la présence de prêtres à bord soulageait en partie ce que la mer provoquait comme vide, mais en leur absence, l'isolement et l'incompréhension angoissée étaient absolus. Le corps ne serait donc jamais accueilli dans la résurrection.

Le dernier chemin de croix pour ces hommes héroïques, celui de l'angoissant calvaire de ne pas savoir où ils se situaient sur cette mer qui est à elle-même son seul horizon. On ne peut imaginer sans l'avoir soi-même vécu, l'affreuse langueur que représentaient ces voyages interminables car, malgré les tâches à accomplir et la discipline, béquille de chacun pour ne pas faiblir, les journées, les semaines, les mois, prenaient une tout autre dimension qu'à terre.

Le temps n'était plus le même, puisque ses seuls repères

Gérard Geist

Gérard Geist est maire de Sainte-Aulde. Historien, enseignant à la Sorbonne-Nouvelle Paris 3, il a publié en 2015 « Histoire de la vie rurale en Brie du Moyen-Âge à nos jours » disponible en mairie de Sainte-Aulde, chez Cyrano à La Ferté-sous-Jouarre, aux Maisons de la presse de Coulommiers et de Château-Thierry et à la librairie Le monde d'Arthur à Meaux (23 € versés au bénéfice de la commune de Sainte-Aulde).

Son nouvel ouvrage « Moi, Jeronimo Lobo, ou le voyage extraordinaire d'un jésuite en Abyssinie au XVII^e siècle » vient d'être publié aux Éditions L'Harmattan (disponible dans les librairies ci-dessus indiquées ou en ligne sur les sites de L'Harmattan, de la Fnac ou d'Amazon).